

Le pays qui se fait... par la chanson

Léonce Cantin

Numéro 46, mai 1982

La chanson

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cantin, L. (1982). Le pays qui se fait... par la chanson. *Québec français*, (46), 40–41.

le pays qui se fait... par la chanson

par léonce cantin



Dire que l'économie et la politique façonnent une nation équivaut à enfoncer une porte ouverte. Mais que de portes se referment quand on ose affirmer le rôle nécessaire des poètes dans l'élaboration d'un projet de société! Sans ces moteurs sous-évalués de la machine sociale, il serait impossible de caractériser la culture d'un peuple, à la fois distance et mémoire, comme le remarque Fernand Dumont; impossible aussi de trouver dans l'apparent chaos quotidien un lieu où l'homme puisse « bâtir maison ».

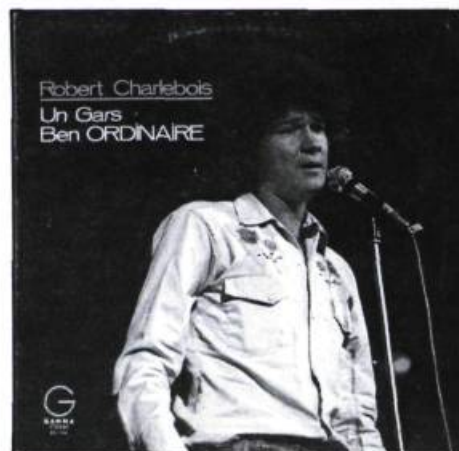
Au cours des dernières décennies, la poésie québécoise a beaucoup chanté le pays et des chansonniers, dans le même souffle, l'ont appelé. Léveillé, Vigneault et Charlebois participent donc de cette quête de la « terre Québec », de l'entreprise de désaliénation capable de mener un « pays sans parole » à « l'âge de la parole ». Chacun à sa façon, ils ont pris la distance nécessaire pour mieux voir le pays/non-pays et leur message a survécu, actuel...

Le pays de Léveillé

Le ton de la complainte emprunté par Léveillé ajoute une dimension tragique à la prise de conscience déjà aiguë du « je » qui égrène les attributs de son pays. « Grand, froid, seul, long », tel est ce coin de terre que « les vents, les pluies, les neiges et les forêts » caractérisent par leur récurrence dans le refrain. Au cœur de sa chanson, Léveillé demande: « entendez-vous? », ce à quoi le fatalisme ou la fatalité lui font répondre par la négative. Esseulés du reste du monde, « les gens se taisent, endurent, apprennent et se cramponnent » pour survivre; la complainte ne fait aucune place aux « gens de paroles et de causerie », dont



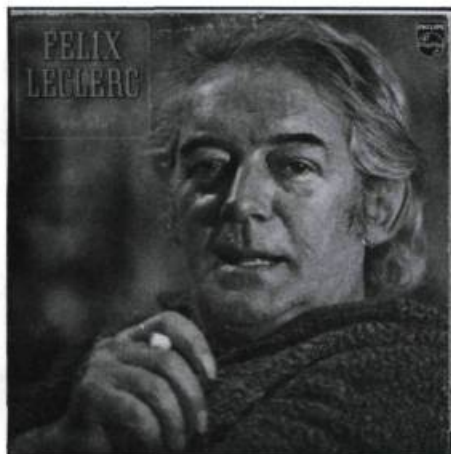
parle ailleurs Vigneault. Au contraire, elle évoque le repliement, la lutte de chaque instant pour la survie. Démonté par sa propre constatation, le chansonnier ajoute comme en haussant les épaules: « Et que veux-tu que je te dise de plus? », interrogation suivie d'un court passage récité faisant écho au discours des intellectuels québécois du XIX^e siècle qui ont cherché à expliquer notre piétinement. On croirait entendre Étienne Parent répéter que l'âge des



progrès matériels doit nécessairement précéder, chez un peuple, le « luxe » de l'ère artistique. Mais cette survivance au milieu du XX^e siècle suscite la volonté de réveil. Léveillé termine pas une question à valeur conative où se lit l'impatience; le « entendez-vous » du crescendo final traduit la volonté de changement: entendez donc enfin!, semble-t-il dire à ceux qui refusent de voir le pays tel qu'il est, d'entendre son appel.

Le pays de Vigneault

Si la version de Léveillé n'a jamais connu une très grande popularité, tel n'est pas le cas de celle de Vigneault qui semble doué d'un sixième sens lui permettant de trouver le ton et les mots auxquels s'identifient rapidement la grande majorité des Québécois. « Les gens de mon pays », « Gens du pays » et « Mon pays » montrent ce thème comme central dans l'œuvre du chansonnier et rappellent sa grande diffusion dans le public. Certains voient même dans le refrain-vaïse de « Mon pays » de Vigneault



Le pays de Charlebois

En écoutant la chanson écrite par Réjean Ducharme en collaboration avec Charlebois, on peut se demander s'il s'agit bien du même pays tellement l'atmosphère y est différente. Alors que



une sorte d'hymne national; cela tient peut-être au fait que, tout au long de sa chanson, Vigneault cherche à cerner l'identité de son pays, démarche à laquelle peuvent s'identifier bien des Québécois.

L'auteur cherche et ne s'en cache pas. Il bâtit son raisonnement sur l'absurdité dans les contradictions de termes d'où il tire une dimension réelle. Par sa forme même, la recherche du pays rend déjà compte de l'absurde de la situation qui

les deux premiers parlaient à la première personne, Ducharme et Charlebois considèrent le pays comme un objet décrit par le biais de deux types d'individus. Tantôt les compositeurs affichent un ton détaché et ironique, tantôt ils se font plus cinglants, interpellant familièrement le destinataire pour le faire réagir. Au lieu de suggérer poétiquement, on accumule des images, des séquences de la vie monotone d'un certain Québécois; on reproduit surtout une relation de

dominateur à dominé. Le résultat? Une sorte de portrait charge d'un individu abruti par son travail, présenté, vu par l'œil méprisant d'un patron. Non seulement Ducharme et Charlebois rejoignent-ils la définition par la négative de Vigneault en disant: « Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est une job! » mais, à un autre niveau, ils rappellent la théorie réaliste de Félix Leclerc sur le Québécois « porteur d'eau, scieur de bois, locataire et chômeur dans son propre pays » (*My Neighbour is Rich*), en faisant la cause du mal du pays.

Du fait de la collaboration, les formes se devaient de se rencontrer pour traduire la même aliénation, le désaccord chronique entre deux rythmes, celui de l'employé québécois désabusé et celui du patron pressé, tentant d'imposer un mouvement de production accéléré. La musique illustre bien ces deux rythmes irréconciliables pendant que les paroles traduisent l'impatience grandissante du patron, incapable de secouer son employé qu'il méprise, qu'il juge bon-à-rien, qu'il tente d'intimider parce que la communication est devenue impossible. Même le niveau de langue utilisé est caricatural de la détérioration des relations et, de façon apparemment tautologique, de l'abâtardissement de la langue, symptôme d'un mal plus profond. Le français du texte est finalement englouti par l'unilinguisme anglais (« bye bye! bye bye! »), faisant de cette parodie de la société québécoise une sorte de fable triste (bien avant *les Têtes à Papineau* de Godbout). Le harcèlement du patron n'aura pas réussi à désamorcer le manque d'intérêt du Québécois. La dépossession de ce dernier est consommée puisqu'il a perdu le goût du travail et, avec lui, celui du pays, qu'il voit désormais à distance, s'éloignant.

Trois chansons ayant même titre: « Mon pays » — Raoul Duguay en a également fait une — (*Claude Léveillé à Paris*, Columbia, FS. 618; *Gilles Vigneault, Mon Pays*, Columbia, FS. 634; Robert Charlebois, *Un gars ben ordinaire*, Gamma, GS. 144; Raoul Duguay, *M, Capitol*, ST. 70,054). Trois coups de sonde ponctuels. Trois attitudes. Mais un même pays à faire:

Il me reste un pays à te dire
Il me reste un pays à nommer
(Vigneault)

Et une quête qui se continue, parce que le pays est encore à naître, comme osent nous le rappeler les poètes.

Maudit pays! que l'on chante en disant
[« mon pays »]

Comme si c'était vrai
Par la force de l'habitude
Du fond de notre solitude.
(« Maudit Pays » de Georges Dor)